

Bernard Nominé

L'acte analytique, la tâche analysante et le « faire analytique * »

*Il est dès lors à avancer que le psychanalyste dans la psychanalyse n'est pas sujet, et qu'à situer son acte de la topologie idéale de l'objet a, il se déduit que c'est à ne pas penser qu'il opère.
Un « je ne pense pas » qui est de droit, suspend de fait le psychanalyste à l'anxiété de savoir où lui donner sa place pour penser pourtant la psychanalyse sans être voué à la manquer.*

J. Lacan

Pour essayer d'éclairer ma lanterne sur cette citation condensée extraite du compte-rendu du séminaire *L'Acte psychanalytique*, je suis allé fouiller dans deux séminaires de Lacan : le séminaire sur *La Logique du fantasme* et, bien sûr, celui sur *L'Acte*. Et ce que je vous propose ce soir, c'est le parcours un peu besogneux que j'ai pu en faire. Le concept essentiel autour duquel Lacan tourne dans les années 1966, 1967 et 1968, c'est celui de l'acte.

L'acte suppose que l'auteur qui l'a posé en soit changé, qu'après ce ne soit plus pour lui comme avant. Lacan se sert de l'exemple de César franchissant le Rubicon. Cet acte est décisif dans l'histoire de César mais aussi pour l'histoire romaine. L'acte peut être repéré après coup dans l'histoire et il est toujours situé comme un commencement, une mutation ou une révolution. *L'acte en soi est toujours en rapport avec un commencement*. Lacan fait référence à ce qu'est Pasteur dans l'aventure médicale, et il conseille même aux psychanalystes de se pencher sur cette histoire. Il est certain que Pasteur est le prototype même du chercheur, un sujet qui ne pense pas mais qui avance par une succession de pas de côté mais orientés par un fil logique. Il commence par la cristallographie et s'aperçoit

* Intervention à l'École de psychanalyse des Forums du Champ lacanien, séminaire d'École, janvier 2005.

par hasard que la fermentation d'un produit biologique modifie sa façon de réfracter la lumière. Il s'intéresse alors au principe de la fermentation en découvrant le travail des levures. Puis c'est la découverte des micro-organismes qui révolutionne la théorie de la génération spontanée, ensuite c'est l'étude des maladies contagieuses chez l'animal et enfin la sérothérapie et la vaccination contre la rage. Toutes ces avancées sont dues à des rencontres imprévisibles, où il fallait que le sujet Pasteur soit là présent au rendez-vous et qu'il ne soit pas encombré par la somme de ses préjugés.

L'acte en soi est donc toujours en rapport avec un commencement, mais celui qui le pose, son auteur, n'est pas le mieux placé pour s'en rendre compte, puisque cet acte, il l'a posé à condition de ne pas y avoir pensé.

Concernant la psychanalyse, *commencer une psychanalyse, oui ou non est-ce un acte ?* nous demande Lacan. C'en est un, assurément. Mais qui fait cet acte ? C'est le psychanalyste. Et si c'est l'acte de poser l'inconscient, faut-il pour le psychanalyste le reposer à chaque fois ? Lacan répond non, en ce sens que l'acte qui est au commencement est non pas l'acte qui inaugure une psychanalyse mais celui qui est « à ce moment de commencement où l'on devient psychanalyste. Commencer d'être psychanalyste, tout le monde sait que ça commence à la fin d'une psychanalyse. On est arrivé à la fin une fois et c'est là qu'il faut déduire le rapport que ça a avec le commencement de toutes les fois ».

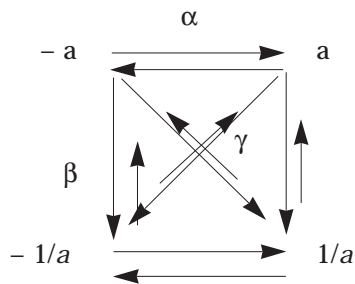
Le concept d'acte analytique est donc réservé dans l'enseignement de Lacan à ce qui se passe à la fin d'une analyse et qui produit le psychanalyste à partir du psychanalysant. Cela est à distinguer de la tâche analysante qui revient à l'analysant, ce qui est à distinguer également du « faire analytique », qui serait une sorte de modèle idéal auquel le psychanalyste serait tenté de se raccrocher pour orienter sa pratique. Le « faire analytique » n'a évidemment pas les faveurs de Lacan.

L'acte analytique, au sens de Lacan, n'est pas le fait du sujet qui fait le psychanalyste mais se fonde sur la fonction logique de l'objet *a*, auquel le psychanalyste donne consistance. D'où la formule que nous avons décidé de commenter cette année et qui dit notamment que *c'est à ne pas penser que le psychanalyste opère.*

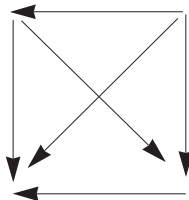
Cela nous renvoie au cogito, façon Lacan : « Ou je ne pense pas, ou je ne suis pas. » C'est certes un cogito cartésien à l'envers mais il lui manque surtout son *ergo*. Dans le *non cogito* lacanien, il y a élosion du *donc*, il y a une disjonction radicale, c'est *ou... ou...*

C'est dans son séminaire *La Logique du fantasme* que Lacan essaie de situer son *non cogito* dans un schématisme inspiré du groupe de Klein, c'est-à-dire un réseau d'opérations qui peuvent se combiner l'une à l'autre et qui en se répétant peuvent aboutir à un produit identique au point de départ.

Soit l'opération γ qui à partir de $a \rightarrow -a$. Le principe de l'opération involutive veut que cette opération répétée ramène au point de départ. Soit l'opération β qui à partir de $a \rightarrow 1/a$. On peut isoler une opération γ qui conjoint les deux opérations. En appliquant l'opération γ , c'est-à-dire $\alpha + \beta$, on obtient $-1/a$.



Mais comme à son habitude Lacan tord l'outil mathématique dont il se sert, et ici, il met notamment de côté la réversibilité de chaque opération, ce que l'on appelle l'involution. Alors que le groupe de Klein décrit un circuit qui tourne parfaitement en rond, les vecteurs du schéma de Lacan butent sur un point de convergence.



Ce qui caractérise l'usage que Lacan fait de ce schématisme, c'est qu'il lui sert à illustrer l'opération d'aliénation/séparation. L'aliénation est pour Lacan le résultat d'un choix forcé, ici, à partir de la disjonction *ou je ne pense pas, ou je ne suis pas* qui est la conséquence de l'émergence du sujet de l'inconscient freudien, le choix forcé est celui du *je ne pense pas... pour être*. Cela donne une certaine consistance à ce faux être : *on n'est jamais si solide dans son être que pour autant qu'on ne pense pas, chacun sait cela*.

La deuxième opération est celle qui aboutit au choix exclu du *je ne suis pas*, je ne suis pas là pour penser ; c'est ce que Lacan appelle *l'opération vérité*, elle conduit à une pensée sans sujet, autrement dit un savoir sans sujet, ce qui est le principe de la découverte freudienne.

Enfin la troisième opération est l'opération transfert.

Lacan utilise ce schématisme de plusieurs façons dans les années 1966 à 1968. Visiblement, ce schéma l'aide à penser la psychanalyse, mais d'une façon bien particulière ; c'est une façon de faire entrer le réel de cette expérience dans un système d'opérations symboliques, donc de la débarrasser au maximum de tous les mirages imaginaires. On pourrait comparer cela avec les tourments qui s'emparent de telle analyste quand elle se pose la question de la validité de son interprétation. Je fais référence ici à ce fameux *cas de perversion transitoire* décrit par Ruth Lebovici, que Lacan commente dans son séminaire *La Relation d'objet* et qu'il résume dans « La direction de la cure... ». La critique de Lacan porte sur le fait que cette collègue s'est pensée un peu vite prise pour la mère phallique dans la relation avec son analysant. Tout l'exposé du cas est fait pour vérifier cette thèse. C'est là qu'on voit que, si l'exposé d'un cas sert à vérifier une théorie, il la vérifie au sens où il la fait vraie, mais c'est au prix de rater le réel de l'expérience en jeu. Ce que Ruth Lebovici rate parce qu'elle est trop occupée à penser ce qu'elle est pour son patient, à imaginer ce qu'il lui suppose, c'est la logique qui règne dans cette histoire. Évidemment, pour nous aujourd'hui qui sommes extérieurs à cette relation et qui avons bénéficié du commentaire de Lacan, la chose est plus facile.

Ce jeune homme souffre d'une phobie particulière, il est phobique de sa propre image, et cette phobie est apparue quand l'image

narcissique qui habillait son être s'est montrée insuffisante à le soutenir, précisément au moment où on lui demandait de rentrer dans le rang, de se compter un parmi d'autres en uniforme sur un navire école. Tout dans cette histoire le prédestine à la phobie : il est fils unique de sa mère, il dort avec elle jusqu'à l'âge de 13 ans, pendant ce temps-là le père mobilisé pour la guerre est particulièrement absent.

C'est le fameux rêve de l'homme en armure qui a égaré l'analyste, et c'est pour cela que je suis allé y voir de plus près. Le texte exact du rêve est celui-ci : « Un homme en armure est derrière lui, il est armé d'une sorte de masque à gaz, comme un tube de Fly-tox, avec lequel il pourrait l'asphyxier. » L'analyste s'est arrêtée sur le détail topographique qui situe le danger derrière le rêveur, alors elle pense : « Je suis derrière lui, donc c'est moi qui lui fait peur. » Et pour justifier cette peur, elle privilégie le tube de Fly-tox parmi le matériel offert par le rêveur parce que ce tube figurerait, bien sûr, le phallus qui la ferait, elle, mère phallique terrifiante. À trop penser, elle n'écoute pas et elle n'entend pas le paradoxe que ce rêve expose : ce patient est terrorisé par un homme revêtu d'une armure et portant un masque à gaz, c'est-à-dire que les armes qui seraient susceptibles de l'effrayer ne sont que des moyens de défense. Quant au tube de Fly-tox, Lacan fait remarquer que c'est fait pour se débarrasser des insectes, des petits objets phobiques. Le détail du masque à gaz est laissé de côté alors que la suite de l'observation et notamment l'acting out vont montrer la place privilégiée de l'odorat et du regard dans l'économie pulsionnelle de ce sujet. L'armure et le masque à gaz sont là comme signifiants phobogènes qui annoncent que le véritable danger se trouve au-delà : peut-être que l'armure et le masque à gaz ne sont là que pour masquer l'absence de l'Autre. C'est le sens de la référence que Lacan signale dans « L'introduction au dialogue sur le peu de réalité » d'André Breton : « Que cette novice douée ne s'est-elle souvenue du dialogue des armures dans le Discours sur le peu de réalité d'André Breton ? Cela l'eût mise sur la voie. »

Ce texte de Breton est un texte étrange qui peut se résumer à ces quelques lignes tirées du *Colloque des armures* : « Je suis dans un vestibule de château, ma lanterne sourde à la main et j'éclaire tour à tour les étincelantes armures. L'une de ces armures semble presque à ma taille, puissé-je la revêtir et retrouver en elle un peu de la

conscience d'un homme du XIV^e siècle... Plus tard, qui sait, dans ce même vestibule, quelqu'un, sans y penser, endossera la mienne. De socle en socle, le grand colloque muet se poursuivra. »

Il est certain que le climat étrange de ce texte résonne assez bien avec la phobie de ce patient qui signale le divorce entre l'être et l'image du fait de la défaillance de l'armature symbolique. En accentuant le rôle de la mère phallique, l'analyste n'arrange pas les choses, l'analysant va se précipiter dans un lieu adéquat pour vérifier la castration féminine tout en se protégeant de la sienne.

L'acting out est l'un des concepts que Lacan fait figurer dans son carré logique, en bas et à droite, à la place de l'impensable *je ne suis pas*. Il est certain que c'est non pas en tant que sujet que le patient passe à l'acte mais en tant que marionnette manipulée par une logique qui lui échappe, comme cela a échappé à son analyste. Il se retrouve, dans cet acting out, pur regard, à l'inverse de ce que son rêve présentait, car à présent c'est son regard à lui qui est derrière le masque à gaz, c'est sa jouissance à lui qui occupe le devant de la scène ; mais cela ne le divise pas, et c'est là le problème.

Cela ne le divise pas parce qu'il arrive directement à cette place du *je ne suis pas* sans être passé par le défilé de la tâche analysante qui, à partir du choix accepté du *je ne pense pas* de la règle fondamentale, va progressivement découvrir l'existence de ce savoir sans sujet qu'est l'inconscient.

Ce passage obligé n'est possible que du fait du transfert, c'est-à-dire du fait de la présence de l'analyste qui se caractérise par la position du *je ne pense pas*. C'est ce que l'on appelle *supporter le transfert*. Si l'analyste supporte le transfert, dans tous les sens du terme, s'il s'en fait le support et s'il peut supporter cela, c'est dans la mesure où il ne pense pas. S'il pense, nous en avons des témoignages à profusion chez nos collègues de l'IPA, c'est toujours dans le sens du contre-transfert, c'est-à-dire d'un obstacle à la tâche analysante.

C'est là que nous retrouvons la nécessité de ce que Lacan situe comme l'acte analytique, autrement dit, le fait, pour l'analyste, de poser l'inconscient à partir de la nécessité du *je ne pense pas* érigée en règle fondamentale. C'est à partir de cet acte de foi posé par l'analyste sur les vertus du *je ne pense pas* que l'analysant va s'y mettre à son tour et s'engager dans la tâche analysante jusqu'à atteindre ce

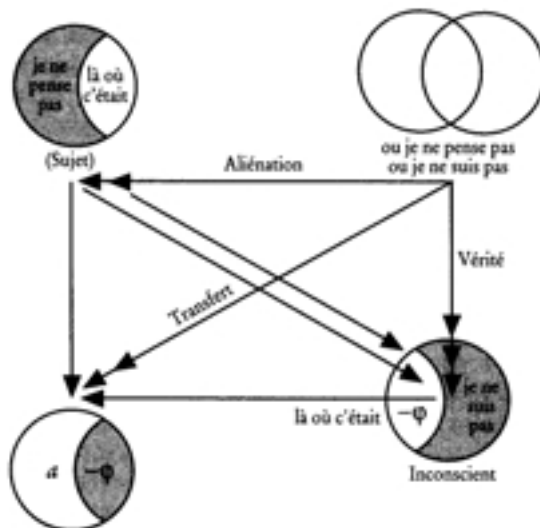
savoir sans sujet qui constitue l'inconscient. Mais cela n'est possible qu'à la condition du transfert qui vient recouvrir ce manque de sujet par un faux sujet, ce que Lacan a appelé *sujet supposé savoir*, où il faut bien entendre que la supposition porte sur le sujet : c'est le sujet qui est supposé, car le savoir n'est pas supposé, il est là toujours prêt à se faire entendre de celui qui se branche sur la bonne fréquence pour l'écouter.

Mais ce que révèle la fin d'une analyse, c'est la vérité du transfert, à savoir que la supposition d'un sujet qui saurait est venue masquer la place de la vérité à l'œuvre dans la cure et qui s'en dégage à la fin, à savoir la vérité de l'objet *a*. C'est ainsi que Lacan désigne le point de convergence de son réseau. « La fin d'une psychanalyse suppose une certaine réalisation de l'opération vérité. C'est un parcours qui part du sujet installé dans son faux être et qui l'amène au point où il peut réaliser quelque chose d'une pensée qui comporte le "je ne suis pas". Cela ne va pas sans qu'il retrouve sous une forme croisée et inversée sa place du plus vrai, sa place sous la forme du "là où c'était" qui se retrouve dans cet objet "a", ce manque qui subsiste au niveau du sujet de la connaissance, de ce faux être du sujet, ce manque qui à la fin d'une analyse se traduit de cette chose incarnée qui s'appelle la castration ¹. »

La castration est donc située par Lacan au coin du rectangle qui est le point de convergence, le point qui empêche que le groupe de Klein tourne en rond. Ce point de convergence est donc un point de butée. Mais cela pourrait être considéré comme point de départ d'un deuxième schéma en rectangle qui compléterait le groupe de Klein. C'est peut-être une indication de ce que Lacan attendait de la passe, un moment de bascule à partir du point d'impasse structurel à la fin de l'analyse.

Mais revenons à ce premier schéma. Il me semble que, avec l'opération figurée par la flèche qui descend verticalement vers le coin inférieur gauche, Lacan décrit ce mouvement qu'il appelle ailleurs : la *méprise du sujet supposé savoir*.

1. J. Lacan, *Le Séminaire, L'Acte psychanalytique*, séance du 10 janvier 1968, inédit.



Ce mouvement va dans le sens de l'opération vérité et conduit du sujet supposé à la vérité de l'objet *a*. « Il faudrait s'apercevoir que le sujet supposé savoir est réduit à la fin de l'analyse au même "n'y pas être" qui est celui qui est caractéristique de l'inconscient lui-même, et que cette découverte fait partie de la même opération-vérité². »

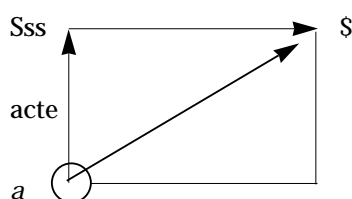
Pour terminer, je voudrais reprendre l'hypothèse que j'ai laissée en chemin à propos de ce mouvement de bascule que Lacan essaie de penser logiquement, ce moment de bascule qui est l'acte lui-même qui installe le psychanalyste à la place d'où il doit supporter le transfert, puisque, si nous suivons Lacan, « l'acte psychanalytique, nous le posons comme consistant en ceci de supporter le transfert³ ».

2. *Ibidem*.

3. *Ibid.*, séance du 17 janvier 1968.

Lacan essaie d'esquisser le fameux pas qui conduit le psychanalyste, à la fin d'une analyse, à la position du psychanalyste. « Il ne s'agit pas ici du tout de justifier la possibilité de cette jonction. Il s'agit de la poser comme articulée et de la mettre à l'épreuve de notre schéma tétraédrique. » Il ne s'agit donc pas d'un continuum, et c'est pour cela que l'on est en droit d'utiliser ce que j'appellerai le rectangle jumeau, constitué par la moitié des opérations du groupe de Klein que l'on a laissée de côté. Lacan ne semble pas l'avoir fait si l'on se réfère aux schémas dont on dispose, il utilise toujours le même rectangle. Pourtant, je crois bien qu'en toute logique Lacan aurait dû avoir recours à cet autre rectangle, par moments d'ailleurs il le fait, mais c'est un peu confus. Est-ce Lacan qui se trompe ou bien la transcription des schémas est-elle en défaut ? Difficile à dire, mais en tout cas cela ne doit pas nous empêcher de réfléchir et de poursuivre la réflexion de Lacan.

« C'est le sujet qui a accompli la tâche au bout de laquelle il s'est réalisé comme sujet dans la castration, c'est celui-là que nous devons voir par une rotation, ou une bascule, revenir à la position de départ, à ceci près que le sujet qui vient ici (en haut à gauche), sait ce qu'il en est de l'expérience subjective, et que cette expérience implique aussi qu'à gauche, il reste ce qu'il en est advenu de celui dont l'acte se trouve responsable du chemin parcouru, en d'autres termes, que pour l'analyste tel que nous le voyons maintenant surgir au niveau de son acte, il y a déjà savoir du désêtre du sujet supposé savoir, en tant qu'il est, de toute cette logique, la position nécessaire de départ. »



C'est « cette bascule de toute la figure » qui peut expliquer le passage à la position de celui qui franchit l'acte, d'où la tâche analytique peut se répéter. En définitive, ce que je crois saisir de l'intérêt

de ce recours à la formalisation du groupe de Klein, façon Lacan, est de penser la fin de l'analyse et le passage à l'analyste non pas comme un continuum mais comme un processus qui implique une butée et un saut nécessaire. Ce sont précisément les termes qui définissent au mieux les caractères d'un acte, surtout si l'on y ajoute le fait que cet agir ne s'effectue pas dans le cadre d'une pensée et qu'il ne peut être imité, donc reproduit, par l'entremise d'aucun savoir préétabli. Même si l'acte du psychanalyste est de l'ordre de « l'immixtion signifiante, il n'est susceptible d'aucune généralisation qui puisse s'appeler savoir ⁴ ».

Les psychanalystes seraient-ils donc condamnés à ne pas savoir ce qu'ils font pour être sûrs de bien le faire ? Il n'y a pas d'autre façon de répondre à cette question volontairement naïve que d'en appeler à l'intelligence de la fonction de l'objet *a* ; il n'y a qu'à le laisser faire... ou plutôt agir, mais ce n'est pas si simple.

4. Séance du 17 janvier 1968.